

## **Le temps d'un *affreux* voyage : un Français dans la Colombie des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle**

*Daniel López*

*Laboratoire IHRIM*

*(Institut d'Histoire des Représentations et des Idées dans les Modernités)*

L'EXPLORATEUR FRANÇAIS Gaspard Théodore Mollien a voyagé en Colombie en 1823, territoire s'étant affranchi de l'Espagne seulement quelques années auparavant. Une fois arrivé sur la côte caraïbe du pays, il a dû entreprendre un voyage d'un millier de kilomètres pour gagner la capitale, Bogotá, perchée au sommet des Andes. Il fallait tout d'abord remonter le fleuve Magdalena pendant presque un mois sur des embarcations très rudimentaires, pour continuer ensuite le long périple à dos de mule sur des chemins escarpés pendant quelques journées encore (Figure 1). C'est particulièrement le temps du trajet fluvial qui fera de ce parcours, aux yeux du voyageur, la plus affreuse des expériences : chaleur étouffante, toute sorte d'animaux nuisibles, privations et désagréables compagnons de route rendront la durée de ce voyage fort longue et pénible pour lui. Certes, cette perception s'appuie en partie sur des faits réels, le voyage ayant effectivement eu lieu dans un cadre naturel exubérant mais aussi difficile.

Cependant, ce que nous voudrions faire émerger en particulier dans le récit de cette remontée d'un grand fleuve équatorial, ce sont les différentes manifestations de la perception temporelle en tant qu'expérience relative liée aussi bien à l'époque et aux conditions du voyage qu'à la personnalité et aux attentes du voyageur. Ainsi, de très brèves réflexions préliminaires sur la perception du temps dans les récits de voyage seront proposées, pour présenter ensuite quelques données relatives au protagoniste du voyage en lui-même, à la publication de son récit et aux circonstances dans lesquelles s'inscrivait sa visite en Colombie. Finalement, nous nous pencherons plus en détail

sur une partie du récit : le long et pénible voyage de remontée du fleuve Magdalena. Ce bref parcours nous permettra ainsi de saisir, ne serait-ce que partiellement, la manière singulière dont le voyageur français a vécu et raconté cet *affreux* laps de temps de son périple.



Figure 1 : itinéraire du voyage de G.T Mollien en Colombie en 1823.

Carte originale prise du site

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Colombia\\_relief\\_location\\_map\\_cropped.svg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Colombia_relief_location_map_cropped.svg)  
(© Creative Commons) et modifiée pour l'adapter à l'itinéraire suivi par le voyageur.

### ***La perception du temps dans les récits de voyage***

Le déplacement spatial, le voyage, entraîne un bouleversement dans les rythmes quotidiens qui se répercute incontestablement sur la perception du temps propre à chacun. Or, « [n]ous n'avons conscience de la plupart de nos rythmes que lorsque nous commençons à souffrir d'un dérèglement »<sup>1</sup>. Le récit de voyage apparaît ici comme un espace

narratif privilégié où la conscience temporelle propre au scripteur, la sensation de dérèglement de ses rythmes habituels, se manifeste de diverses façons, directement ou indirectement. Grégoire Besson<sup>2</sup> identifie, par exemple, quelques-unes des manifestations du temps récurrentes dans l'écriture du voyage que nous voudrions mentionner brièvement.

La date apparaît tout d'abord comme élément central du récit de voyage mais sa manifestation, précision et valeur, varient d'un écrivain-voyageur à l'autre : certains lui accordent une grande importance en tant que marqueur du récit et du vécu, d'autres privilégient leurs observations et réflexions sur des jalons temporels précis. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un repère usité dans la littérature viatique permettant de suivre l'avancée chronologique du voyage parallèlement au déplacement spatial, bien que souvent « [l]e voyageur perd[e] la notion du temps, malgré ses efforts pour le comptabiliser »<sup>3</sup>.

L'écriture du temps court, c'est-à-dire, la référence à une durée inférieure à la journée est ensuite un autre indicateur commun du temps. Ce type d'écriture pourrait se classer en trois catégories : les indications horaires (à 18 heures, à midi...), les marqueurs déictiques (maintenant, après...), et les expressions qui se rapportent à des repères préexistants et qui prennent pour référence un point fixe dans le discours, et non dans le contexte (le lendemain, hier...).

La sensibilité du scripteur par rapport au temps peut également se dévoiler, voire être partiellement créée, par effet des temporalités narratives. Des données d'ordre purement linguistique comme les temps grammaticaux contribuent, en l'occurrence, à donner non seulement une organisation au récit, mais aussi à exprimer la perception du temps de la part de l'écrivain-voyageur. En effet, « dans le cadre spécifique du récit de voyage, les réécritures, généralement fréquentes, annulent, masquent ou du moins emmêlent ces différentes temporalités »<sup>4</sup>. Le rythme du récit peut ainsi être marqué par des ruptures temporelles (en l'occurrence, retours en arrière ou avances narratives) qui rendent compte des ressentis du voyageur-écrivain au moment de la (ré)écriture.

Finalement, l'expression explicite des émotions se rapportant à la perception temporelle rend compte directement de l'expérience subjective et relative de l'écrivain-voyageur : vitesse, lenteur, impatience, ennui, remarques concernant l'utilisation du temps dans un cadre social donné, etc., sont autant d'émotions qui s'y rapportent. Certes, des facteurs culturels liés à une époque en particulier ou aux

conditions singulières du voyage entrent aussi en jeu dans cette perception temporelle individuelle ; mais des éléments propres à la personnalité et aux intérêts du voyageur vont également marquer ses sentiments vis-à-vis du temps. En effet, comme l'affirme Grégoire Besson, « écrire le temps pourrait s'apparenter à écrire son temps »<sup>5</sup>, ou pour utiliser les mots d'Odile Gannier, « le voyageur est la mesure de son récit [...], le temps de référence est celui de sa propre personne avant tout »<sup>6</sup>.

En somme, il s'agit de « saisir les modalités de l'écriture du temps dans le récit de voyage et, par là même, les sentiments et perceptions du voyageur », d'identifier « ce qui anime les auteurs lorsqu'ils inscrivent leurs émotions, leurs sentiments et leurs perceptions du temps sur le papier »<sup>7</sup>. Les moments souvent distincts de voyage et d'écriture<sup>8</sup>, les buts, l'époque et le contexte dans lesquels s'inscrivent le voyageur et son voyage, ou encore des attributs ayant trait à son être individuel sont ainsi des éléments qui doivent être considérés dans cette démarche. La manière d'inscrire le temps dans le récit et d'écrire sur le temps seront, dans une bonne mesure, tributaires de ces facteurs. Voyons précisément maintenant quelques aspects de la vie de Gaspard Théodore Mollien et de son récit en terres colombiennes.

### *Le voyageur et son récit*

Gaspard Théodore Mollien (1796-1872), souvent présenté à tort dans divers notes biographiques comme le fils du ministre et comte d'Empire Nicolas-François Mollien, s'intéresse aux voyages depuis son plus jeune âge, ce qui le mène à s'embarquer pour le Sénégal en 1816 comme commis de première classe dans la tragiquement célèbre frégate *La Méduse*, dont il a été l'un des rescapés<sup>9</sup>. Avec le temps, l'explorateur devient aussi diplomate, et ses expériences et notes viatiques se multiplient<sup>10</sup>, particulièrement en Afrique et en Amérique, où le déclenchement des mouvements d'indépendance éveille la convoitise des puissances impériales d'alors. Grand nombre de voyageurs européens s'y rendent donc à la recherche de nouveaux marchés et matières premières. Mollien ferait partie de la première vague des voyageurs francophones, pour la plupart issus de milieux aristocratiques ou acquérant des titres de noblesse de leur vivant, qui, fascinés par le succès des publications des voyages de Humboldt (dont Mollien aurait fait la connaissance), « rêvent de publier leurs souvenirs

et d'accéder à la célébrité »<sup>11</sup>. En réalité, avant de partir en Colombie, Mollien avait déjà gagné une certaine notoriété grâce au récit de son aventure en Afrique, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie* (1820). Son deuxième récit, *Voyage dans la République de Colombia en 1823*, a vu le jour peu de temps après le séjour de l'auteur dans le pays andin, et a aussi connu un vif succès en Europe<sup>12</sup> : deux éditions paraissent successivement en France (1824 et 1825) dans deux tomes comportant quelques images et une carte pliable ; et des éditions presque simultanées sont publiées en anglais (1825), puis en suédois (1826), en allemand et en italien (1830). Or, après cet engouement initial, l'ouvrage de Mollien semblerait être tombé dans l'oubli en France, où il « ne sera jamais réédité jusqu'à nos jours [...], bien que traduit plusieurs fois à l'étranger »<sup>13</sup>.

Mollien visite le pays sud-américain dans sa première époque de vie indépendante, lors de la période d'existence de la *Gran Colombia* (1819-1831), entité formée juste après la séparation de l'Espagne par les actuels territoires du Venezuela, Panama, Colombie et Équateur. Son voyage sur le territoire colombien dure une année environ (arrivée à Carthagène mi-novembre 1822, départ de Panama fin novembre 1823), temps pendant lequel il remonte le fleuve Magdalena (passage obligé pour tous les voyageurs arrivant sur la côte nord du pays et voulant atteindre l'intérieur du pays) pour se rendre à Bogotá où il reste quelque temps. Il visite ensuite la province nord-est du Socorro, retourne à Bogotá et se rend dans la zone sud-ouest pour reprendre la mer au port de Buenaventura sur le Pacifique, puis à Panama pour entreprendre son voyage de retour en Europe en passant par la Jamaïque (cf. Figure 1). Le récit de Mollien est, dans les grandes lignes, rythmé par cet itinéraire bien que des digressions de nature historique, politique, économique ou autres l'interrompent et le complètent souvent.

Or, les raisons du voyage de Mollien restent aujourd'hui encore assez vagues : envoyé par le gouvernement français pour rendre compte de l'état de la nouvelle république et des possibilités d'établir des relations commerciales, simple observateur curieux sans le mandat du gouvernement ou d'une autre institution officielle, ou même agent secret. Quoi qu'il en soit, Mollien d'après lui-même se serait rendu en Colombie, avant tout, en tant qu'observateur politique, curieux de la nouvelle organisation administrative que ces peuples allaient adopter. En effet, dans la préface du récit il justifie en partie son voyage en affirmant qu'il voulait suivre les pas de Humboldt dans ses excursions

dans la partie équinoxiale de l'Amérique ; mais la principale raison de ce périple était l'intérêt que représentait la connaissance du caractère politique de cette nouvelle nation, d'essayer de comprendre « comment un peuple, dont une partie habite au milieu de solitudes aussi affreuses que celles de l'Afrique, avait adopté et proclamé des principes qui semblaient lui être absolument étrangers »<sup>14</sup>.

Émissaire gouvernemental ou privé, agent secret ou visiteur curieux, Mollien serait le premier voyageur français en voyage d'étude après l'établissement de la république<sup>15</sup>. Il faudra noter, malgré tout, que l'ambiguïté concernant les raisons de son voyage a éveillé des suspicions dans l'élite *criolla*<sup>16</sup> colombienne d'alors, et que le récit de son périple à travers le pays en 1823, ses observations économiques, sociales et surtout politiques ont causé des remous chez les hauts personnages de la naissante nation. Au fil du temps, les sensibilités se sont tempérées et plusieurs chercheurs locaux, avec un esprit toujours plus ou moins critique, ont coïncidé avec des commentateurs français du récit de Mollien sur sa valeur en tant que source informative du début de la vie indépendante du pays<sup>17</sup>.

### ***Le temps d'un affreux voyage : la remontée du fleuve Magdalena***

Cette mise en contexte nous permet maintenant de nous intéresser à la manifestation de la perception temporelle du voyageur lors de sa remontée du fleuve Magdalena, rappelons-le, ce serait le trajet qui a peut-être laissé l'empreinte la plus désagréable de tout le voyage pour le Français. Après un court séjour dans la ville côtière de Carthagène, Mollien se met en route pour emprunter la voie fluviale du Magdalena afin de se rendre à l'intérieur des terres. Dans son récit, il marquera la date approximative de départ et la date et l'heure exacte d'arrivée à Bogotá : le voyageur part de Carthagène environ le 3 janvier et arrive à Bogotá le 20 février à quatre heures du matin, intervalle qui comprend des séjours de quelques jours dans les villes du parcours. Dans tous les cas, il est vrai que la partie la plus longue de ce trajet sera sur le fleuve, temps interminable et affligeant pour le voyageur tel que nous le verrons par la suite. Cependant, déjà les quelques journées à dos de mule pour atteindre le fleuve se présentent comme une souffrance pour le voyageur. Le terrain est plutôt régulier mais, « la chaleur étouffante qui y règne, l'air rare et brûlant qu'on respire dans les forêts qu'elle traverse, font beaucoup souffrir le voyageur européen »<sup>18</sup>. Cette sensation et l'aspect des contrées qu'il traverse transportent le

voyageur vers un temps révolu, celui de son séjour en Afrique. Selon lui, cette région colombienne est : « un territoire cultivé et habité comme les pays que j'avais parcourus en Afrique ; quelquefois j'aurais été tenté de croire que je voyageais encore sur ce continent »<sup>19</sup>. Temps du voyage présent et temps d'un voyage passé actualisé par les circonstances et les paysages s'entrecroisent ainsi dans son récit.

Une fois arrivé à Barranca, petit village d'embarquement pour remonter le cours du fleuve Magdalena, Mollien fait savoir au lecteur, de manière explicite, son appréhension face à ce qui s'annonce comme la partie la plus dure et la plus désagréable du périple pour lui. Mollien raconte :

Il faut remonter la Magdaléna pour aller à Bogota ; c'est une navigation fort pénible et fort longue, car elle dure un mois ; cependant on préfère cette voie à la route par terre. Avant de m'embarquer, je consultai mon hôte. Il me donna des conseils en peu de mots et me peignit sous les couleurs les plus noires les souffrances que j'aurais à endurer. Je reconnus qu'il m'avait dit la vérité, en voyant les cinq matelots qui devaient conduire ma pirogue. Ils étaient complètement ivres. Leurs figures sauvages avaient quelque chose de sinistre qui cependant tenait plutôt, ainsi que j'en fis depuis l'expérience, à l'état où ils se trouvaient qu'à un caractère cruel [...] Mes *bogas*, c'est ainsi que s'appellent les mariniers de la Magdaléna, firent leurs adieux à Barranca en chantant les litanies de la Vierge.<sup>20</sup>

Il convient ici de préciser que la navigation à vapeur a été mise en place de manière plus ou moins régulière pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. À l'époque du voyage de Mollien, il fallait en effet remonter le fleuve dans des embarcations très rudimentaires (Figure 2) poussées à contrecourant à force de bras par les *bogas*, habitants métis, noirs et indiens des rives du fleuve. Ils sont les seuls à se prêter à cette rude tâche, et rendront la traversée encore plus longue et pénible pour le voyageur, tel que nous le verrons par la suite.



Figure 2 : « Vue de la Magdalena », image extraite de *Voyage dans la République de Colombia* en 1823, tome 1 (1825) de Gaspard Théodore Mollien  
© Biblioteca Nacional de Colombia

Ainsi, toute une série d'épreuves attendait le voyageur, qui dans l'expression même du temps court rend compte de sa détresse :

Peu accoutumé encore au genre de vie auquel on est condamné sur la Magdaléna, le voisinage des serpents [sic] et des caïmans, les piqûres des moustiques, le froid glacial causé par les rosées et l'humidité du sol, m'avaient empêché de dormir pendant toute la nuit.<sup>21</sup>

Or, si l'environnement dans lequel se déroulait le voyage contribuait à intensifier la perception négative du voyageur par rapport à l'écoulement du temps, le comportement des mariniers ne faisait que l'accentuer. Même si Mollien semble relativiser la valeur de son propre temps vis-à-vis de celui des matelots qui conduisaient son embarcation, il se présente au lecteur du récit comme une victime en quelque sorte de la mauvaise gestion du temps de leur part : « Lorsqu'on est témoin des fatigues que supportent les mariniers de la Magdalena, on se borne, malgré l'empressement que l'on a d'arriver, à gémir, sans se fâcher des retards que l'on éprouve. Les *bogas* s'arrêtent le plus souvent qu'ils peuvent »<sup>22</sup>. En fait, la relation entre voyageurs et *bogas* était très souvent conflictuelle. La dureté de leur travail semblait s'atténuer avec la consommation d'alcool, raison pour laquelle les voyageurs préoyaient toujours pour eux de l'*aguardiente*, sorte d'eau-de-vie à base

de canne à sucre. Cela n'empêchait pourtant pas leur fuite, une fois arrivés à un quelconque village sur les rives du fleuve pour partir s'enivrer. Certains ne revenaient jamais, ceux qui revenaient étaient punis, d'autres demandaient une augmentation de salaire<sup>23</sup>. La perception du temps des *bogas* était sans doute bien différente de celle du voyageur pressé.

Les pauses obligées dans les villages aux marges du fleuve donneront également lieu à des réflexions de la part du voyageur sur le temps des autres, des gens qui gaspillaient leur existence nonchalamment, qui ne rentraient pas dans les coordonnées temporelles de l'observateur « civilisé ». Lors d'une halte de quelques jours dans un village appelé Mompox, Mollien affirmait ceci : « Ainsi s'écoule la vie des habitants [sic] de Mompox : le jour dans leurs hamacs, la nuit à leurs portes »<sup>24</sup>. Par ailleurs, le départ de ce village réservait au voyageur des retards additionnels, puisque le rythme, les temporalités des *bogas* et des natifs du pays, encore une fois, n'étaient pas les siens, ou pour le moins, ceux qu'il souhaitait pour mettre fin à son long voyage. Sur un ton proche du désespoir, dont les références temporelles accentuent l'impatience et l'empressement du voyageur, Mollien relate :

Les retards que j'avais éprouvés à cause des fêtes [...] cessèrent enfin le 27 ; mais que de contrariétés à l'instant de mon départ ! J'avais engagé six matelots, je n'en trouvai que cinq ; l'un d'eux, me dit-on, était tombé malade, et avait dépensé une partie de l'argent que je lui avais payé d'avance. Ma pirogue était calfatée avec de la graisse de caïman, il était par conséquent impossible d'y dormir sans être asphyxié par l'odeur infecte qu'elle exhalait. On m'en donna une autre [...] Quand nous nous fûmes un peu avancés dans la rivière, l'eau entra dans la pirogue en telle quantité qu'il fallut regagner la rive. Enfin l'obligeance d'un habitant, qui me loua sa pirogue, me permit de partir à midi. Je n'ai parlé de ces désagréments que pour donner une idée de ceux qui peuvent dans l'Amérique espagnole entraver la marche d'un voyageur.<sup>25</sup>

Et un peu plus loin, une fois la navigation reprise, il continue ses plaintes :

À chaque instant mes *bogas* faisaient halte au pied des habitations qui couvrent l'île où est bâtie Mompox [...]. Le lendemain nous passâmes devant Guama [...]. Le soir on échoua la pirogue sur un banc de sable, asile où dorénavant je vais passer toutes mes nuits. J'eus d'assez fâcheuses explications avec mes matelots : mécontents d'avoir travaillé jusqu'à la fin du jour, ils parlèrent de me quitter ; je parvins par menaces et surtout par promesses à les apaiser.<sup>26</sup>

Incommodités et conduite des matelots augmentaient ainsi la sensation d'un voyage long et rude pour le voyageur, intensifiée par le recours à de multiples marqueurs temporels.

Mollien semble compter les jours, les heures qui lui restent pour mettre un terme à ce voyage qui se prolonge, et qui, de surplus par effet de latitude, est rythmé par des variations climatiques rendant le parcours encore plus pénible pour l'Européen. L'espace détermine ainsi la perception temporelle du voyageur. Il raconte : « Depuis plusieurs jours les montagnes paraissaient à l'ouest, et le nombre des caïmans diminuait visiblement ; c'était un indice que la température était moins ardente ; cependant la chaleur était encore brûlante à midi »<sup>27</sup>. Et un peu plus loin, il évoque avec nostalgie, notamment à l'aide d'indicateurs du temps court, les rythmes et l'atmosphère du Vieux Continent :

Nous avons traversé à cinq heures la Boca Rosario [...] À huit heures du soir, quand nous nous fûmes établis sur notre banc de sable, je me disais: À présent il est minuit à Paris, presque tous mes compatriotes y reposent également; mais, fatigués de mille plaisirs variés, rassasiés de mets exquis, ils se délassent sur le duvet ; des gardes veillent à leur sûreté ; l'hiver et l'industrie les garantissent de mille insectes incommodes, et j'en suis dévoré ; il gèle chez eux, et ils ont chaud ; je me trouve à quelques degrés de la ligne, et je suis glacé.<sup>28</sup>

Le long et pénible voyage allait bientôt toucher à sa fin. Le voyageur arrive mi-février au village de Honda où le fleuve devenait impraticable. C'était aussi le nouveau point de départ pour l'ascension à dos de mule à Bogotá. Mollien se réjouit tout d'abord de congédier ses compagnons de navigation, de ne plus avoir à passer son temps avec eux : « Je passai sur l'autre rive de la Magdaléna où l'on trouve le chemin de la capitale, et je me félicitai beaucoup de pouvoir enfin quitter mes *bogas* »<sup>29</sup>. Puis, il résume le temps de son voyage fluvial revenant à la sombre introduction que lui-même en avait proposée pour offrir un épilogue encore plus sombre :

Si la vie de l'homme ne court pas de dangers, en revanche il ne goûte pas un moment de repos : le long de ce fleuve, une multitude d'insectes lui font une guerre cruelle ; les moustiques, près de la mer ; plus haut, de petites mouches, les *gegens*, le couvrent de piqûres cuisantes ; entre-t-il enfin dans une région plus fraîche encore ? les *tabanos*, mouches extrêmement grosses, boivent son sang. Veut-on se baigner ? on craint d'être dévoré par les caïmans ; descend-on à terre ? on a souvent à y redouter le venin des serpents [sic]. Rien n'est donc plus affreux qu'un

voyage sur la Magdalena : rarement même la vue y est réjouie ; car les bords fertiles de ce fleuve, qui devraient être couverts de cacaotiers, de cannes à sucre, de café, de coton, d'indigo, de tabac ; ces bords, qui devraient offrir au voyageur altéré tous les fruits délicieux des tropiques, qui devraient briller de tant de fleurs éclatantes, sont hérissés de buissons, de lianes et d'épines, d'où s'élancent des cocotiers et des palmiers.<sup>30</sup>

Avec tout cela, citons brièvement en guise de contrepoint la perception temporelle d'un autre voyageur français dans sa remontée du fleuve. Le naturaliste Charles Saffray, qui a visité le pays pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et qui a voyagé en partie en bateaux à vapeur, en partie en pirogues, faisait le constat suivant :

Quelque lente que soit la navigation sur la Magdalena, on serait tenté de vouloir la ralentir encore pour mieux jouir des beautés du paysage dont l'aspect change continuellement. Chaque heure apporte des sensations nouvelles, chaque détour du fleuve ménage une surprise.<sup>31</sup>

Ainsi, les conditions du voyage affectent certes la manifestation de la perception temporelle du voyageur, mais les intérêts personnels y jouent un rôle primordial en la nuancant ou en l'altérant significativement d'un individu à un autre.

Revenons finalement à Mollien, pour qui l'ascension à la capitale, bien que tortueuse de par l'état déplorable des chemins, offrait cependant quelque répit : un climat plus bénévole, des mœurs et des paysages ressemblant à l'Europe et qui rentraient plus facilement dans les coordonnées du regard du voyageur occidental feront de cette nouvelle traversée une épreuve moins longue et pénible pour lui. Cette ascension de quelques journées à dos de mule était marquée par « une vue magnifique » de la vallée du fleuve Magdalena, comparable à « la Seine serpentant au milieu des prairies de la Normandie »<sup>32</sup>. Le nouvel espace, plus semblable au « monde civilisé » aux yeux du voyageur, allait ainsi se refléter dans sa propre perception temporelle, plus en harmonie désormais avec ses paramètres d'homme occidental. De passage par le petit village de *Guaduas*, le voyageur se complait, par exemple, à la vue d'un bourg « fort propre », situé dans une vallée de température agréable, où les gens sont « d'une blancheur qui ravit l'Européen quittant les bords de la Magdalena » ; cependant, les gens de cet endroit « riche de tous les dons de la nature »<sup>33</sup> se caractérisaient, selon lui, par leur négligence et incurie. Arrivé au haut plateau de la plaine de Bogotá, le voyageur s'émerveille de retrouver, à seulement quelques journées des lieux presque en tout point

comparables aux torrides savanes africaines, un endroit plus familier, plus proche de la « civilisation » :

Un autre spectacle s'offrit à moi ; rien ne ressemblait à ce que j'avais vu, je me retrouvais en Europe [...] C'est réellement dans la plaine de Bogota qu'on retrouve cette nouvelle Europe qu'on annonce à Honda au voyageur épuisé de fatigue.<sup>34</sup>

L'assimilation des zones de hauts plateaux des Andes au paysage européen était ainsi opérée par le voyageur, qui se plaisait « à voir les cultivateurs occupés à tracer de longs sillons avec des charrues trainées par des bœufs, et des bergers chassant devant eux des moutons couverts, comme les nôtres, d'épaisses toisons »<sup>35</sup>. Cependant, la familiarité pouvait se transformer soudainement en dépaysement, en un déplacement spatial et même en un bond en arrière dans le temps, à la vue d'hommes en décalage avec un paysage relativement policé. Des muletiers à l'« air sauvage » attiraient l'attention du voyageur car leur aspect « contrastait un peu avec la physionomie européenne » qu'il avait trouvée auparavant chez les gens du pays :

Je me serais même cru transplanté sur le plateau de la Tartarie, en voyant ces Indiens presque tout nus et dont la figure offre beaucoup de traits de ressemblance avec les habitans [sic] de l'Asie orientale.<sup>36</sup>

L'espace andin, ses caractéristiques naturelles et ses habitants fournissaient ainsi au voyageur un cadre plus familier où, malgré la persistance d'*anomalies* inhérentes à ce même espace, la vie « civilisée » semblait récupérer son rythme, son temps propre. Le temps nous fait cependant défaut pour poursuivre ce voyage, pour continuer à déceler la manière dont le voyageur a écrit son temps.

Ce bref parcours nous a permis de mettre en évidence, ne serait-ce que sommairement, les différents modes de manifestation de la perception temporelle qui peuvent apparaître dans un récit de voyage. Dates, indications temporelles approximatives ou l'expression explicite de sentiments par rapport à l'écoulement du temps font partie des mécanismes utilisés de manière plus ou moins récurrente par les voyageurs-écrivains. Cette perception temporelle est certes déterminée, d'une part, par le laps de temps écoulé entre la réalisation effective du voyage et le moment de la (ré)écriture. Dans le cas que nous venons d'étudier, le moment du voyage (1823) et celui de la publication du récit (1824) nous mènent à penser que les souvenirs et ressentis (qu'ils

soient objectifs ou subjectifs) du voyageur ont été fixés de manière fiable. D'autre part, pour interpréter la perception temporelle du voyageur, il faut prendre en compte aussi bien les circonstances relatives au voyage, ses contingences et les espaces où celui-ci se développe, que des aspects propres à la personnalité et aux intérêts du voyageur, marqués à leur tour par les schémas culturels et mentaux propres à une époque donnée. En l'occurrence, des motifs politiques ou commerciaux sembleraient être à l'origine du voyage de Mollien en Colombie, raison pour laquelle la remontée d'un fleuve tropical, avec les rudimentaires moyens de l'époque, une nature fertile mais indomptée et, de surcroît, habitée par des hommes n'étant pas gouvernés par les principes de « civilisation » que le voyageur portait, a été vécue par lui comme une interminable et fatigante épreuve. D'une certaine façon, la remontée de ce fleuve semblerait s'assimiler pour l'écrivain-voyageur à la remontée du temps : la manifestation de la perception temporelle chez Mollien, selon ses paramètres personnels et culturels, s'est ainsi caractérisée par une sorte de recul temporel<sup>37</sup>, d'où le constat récurrent de deux temporalités différentes, celle du voyageur en tant qu'*émissaire du progrès*, et celle de *bogas* notamment, vestiges d'un temps révolu et sauvage.

---

## NOTES :

1 Lefebvre Henri, Régulier Catherine, « Le projet rythmanalytique », *Communications, numéro thématique : L'espace perdu et le temps retrouvé*, sous la direction de Rémy Lestienne et Edgar Morin, n° 41, 1985, p. 195 (consulté le 11 janvier, 2022). URL : [www.persee.fr/doc/comm\\_0588-8018\\_1985\\_num\\_41\\_1\\_1616](http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1985_num_41_1_1616). Il faudrait également signaler la relation intrinsèque entre la perception temporelle et l'espace, aussi bien au niveau collectif qu'individuel : « le temps est un associé fidèle de l'espace comme dimension de la vie individuelle et sociale » dans Brunet Roger, Ferras Robert, et Théry Hervé, *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*. 3. éd., Paris, RECLUS Documentation française, « Collection Dynamiques du territoire », p. 477.

2 Besson Grégoire, « L'écriture du temps dans le récit de voyage entre Lumières et romantisme », *Viatica* [En ligne], n° 6, 2019 (consulté le 2 octobre 2021). URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=316>

3 Gannier Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, « Thèmes & études », 2016, p. 43.

4 Besson Grégoire, « L'écriture du temps... », *op. cit.*

5 *Ibid.*

6 Gannier Odile, *La Littérature de voyage, op. cit.*, p. 43.

7 Besson Grégoire, « L'écriture du temps... », *op. cit.*

8 « Le traitement du temps est très variable, car il dépend du temps disponible pour l'écriture, du choix des sujets, du destinataire et du degré de précision dont il se satisfera. Cette temporalité est toujours compliquée du fait de la réécriture postérieure : il existe souvent deux temps distincts, celui du voyage et celui du récit » dans Gannier Odile, *La Littérature de voyage, op. cit.*, p. 43.

9 Cet épisode, aux grands retentissements à l'époque en France et qui s'inscrivait dans les luttes des puissances impériales (notamment la France et l'Angleterre) du XIX<sup>e</sup> siècle, a été immortalisé dans le tableau *Le Radeau de La Méduse* par Théodore Géricault (1819).

10 Deux ouvrages auraient été publiés (et réédités) de son vivant : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, par ordre du gouvernement français* (1820), et *Voyage dans la République de Colombia en 1823* (1824). D'autres titres issus de ses manuscrits ont été publiés *a posteriori*. Sur les ouvrages de Mollien, [En ligne], voir la base de données de la BNF (consulté le 10 janvier 2022), <https://data.bnf.fr/fr/11916443/gaspard-theodore-mollien/>

11 Merchán Sierra Mónica, *Nymphes exotiques, indigènes victimes ou créatures vulgaires. Images des femmes grande-colombiennes d'après les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle* (thèse), [En ligne], Lyon, École Normale Supérieure de Lyon (ENS LYON), 2003, p. 33 (consulté le 10 janvier 2022). <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00849177>

12 Broc Numa, Kirchner Jean-Georges, Riviale Pascal, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. du CTHS, 1999, p. 227.

13 Mollien Gaspard Théodore, *Haïti ou Saint-Domingue Tome I* (éditeur scientifique Francis Arzulier), Paris, L'Harmattan, 2006, p. 18.

14 Mollien Gaspard Théodore, *Voyage dans la république de Colombia en 1823* vol. 1, Paris, Arthus Bertrand Libraire, 1825, p. 1, 2.

15 Posada Eduardo, « El viaje de Mollien a Colombia », *Revista geográfica de Colombia. Órgano del Instituto geográfico militar*, n° 9, p. 27.

16 Dans l'Amérique espagnole le mot *criollo* désignait les fils d'Espagnols nés dans le Nouveau Monde, donc de lignée européenne. En conséquence, il ne faudrait pas assimiler systématiquement ce terme et son équivalent *créole* en langue française, ce dernier désignant, avec le temps, toute personne née dans une des anciennes colonies des régions tropicales de l'Amérique et de l'océan Indien.

17 Broc souligne, par exemple, la valeur de ce récit qui, éloigné d'une vision romantique de la nature américaine, présente des informations générales sur la Colombie de l'époque en matière géographique, économique, institutionnelle, démographique, politique, etc., et donne des renseignements sur les incidents des guerres d'indépendance dans Broc Numa, Kirchner Jean-Georges, et Riviale Pascal, *Dictionnaire illustré...*, *op. cit.*, p. 227. C'est peut-être la raison pour laquelle des institutions culturelles colombiennes se sont intéressées au récit de Mollien pour en faire l'objet d'une publication dans les dernières décennies : Mollien Gaspard Théodore, *Viaje por la República de Colombia en 1823*, Bogotá, Instituto Colombiano de Cultura, 1992.

18 Mollien Gaspard Théodore, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 24.

19 *Ibid.*, p. 25.

20 *Ibid.*, p. 28, 29. Signalons au passage que la référence aux *bogas* est presque systématique (pour ne pas dire incontournable) dans les récits de voyage de l'époque. Le diplomate français Auguste Le Moyné, qui a résidé dans le pays quelques années après le voyage de Mollien, signalait par exemple que « cette classe de gens [...] qui se recrutent parmi les nègres, les mulâtres et les Indiens de sang mêlé » développait « des formes athlétiques et une démarche imposante » en raison de leur pénible travail. Le Moyné affirme, en effet, que seul ce type de gens, à la « vie déréglée » et qui pour le reste « atteignent rarement une grande vieillesse » de par leur travail de « bêtes de somme », est capable de supporter « sous le ciel enflammé des tropiques [...] les fatigues d'un pareil métier » dans Le Moyné Auguste, *Voyages et séjours dans l'Amérique du Sud : la Nouvelle Grenade. Santiago de Cuba, la Jamaïque et l'isthme de Panama*, Paris, A. Quantin, Imprimeur-éditeur, p. 69, 70.

21 *Ibid.*, p. 33.

22 *Ibid.*, p. 33.

23 Restrepo Manrique Cecilia, « Río grande de la magdalena: la alimentación en los champanes. Siglo XIX », *Credencial Historia* [En ligne], n° 228, 2013 (consulté le 11 janvier 2022). URL : <https://www.revistacredencial.com/historia/temas/rio-grande-de-la-magdalena-la-alimentacion-en-los-champanes-siglo-xix>

24 Mollien Gaspard Théodore, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 38.

25 *Ibid.*, p. 39.

26 *Ibid.*, p. 40.

27 *Ibid.*, p. 47.

28 *Ibid.*, p. 48, 49.

29 *Ibid.*, p. 65.

30 *Ibid.*, p. 67, 68.

31 Saffray Charles, « Voyage à la Nouvelle-Grenade », *Le Tour du Monde. Nouveau journal de voyages*, deuxième semestre 1872, p. 108.

32 Mollien Gaspard Théodore, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 69, 70.

33 *Ibid.*, p. 72, 73.

34 *Ibid.*, p. 74, 97.

35 *Ibid.*, p. 75.

36 *Ibid.*, p. 75.

37 L'expérience de la temporalité peut aussi être comprise dans son rapport avec l'exotisme en tant que fait anthropologique inséré dans un moment, dans un temps. Dans le cas étudié, la

perception temporelle de la part du voyageur occidental déterminerait ainsi le caractère « exotique » des êtres ancrés dans une époque ne correspondant pas à sa contemporanéité : « El exotismo, antes que cultural, es antropológico, y sólo podemos experimentarlo en un tiempo definido como contemporaneidad. El exotismo tiene que ver con las diferentes maneras de ser "humano" en un tiempo horizontal. *Il Milione* de Marco Polo es exótico pues lo que el autor narra se refiere a culturas contemporáneas y radicalmente diferentes de la cultura europea del siglo XV. Este no hubiera contado con los favores del público de su época si se hubiese referido a culturas antiguas » (L'exotisme, avant d'être culturel, est anthropologique ; nous ne pouvons l'éprouver que dans un temps défini comme contemporanéité. L'exotisme a trait aux différentes manières d'être « humain » dans un temps horizontal. *Il Milione* de Marco Polo est exotique car ce que l'auteur narre fait référence à des cultures contemporaines, radicalement différentes de la culture européenne du XV<sup>e</sup> siècle. Il n'aurait pas eu le bon accueil du public s'il s'était rapporté à des cultures anciennes – traduction faite par nos soins) dans Gasquet Axel, *Diez estudios sobre literatura de viajes* : « Bajo el cielo protector. Hacia una sociología de la literatura de viajes », Madrid, CSIC, 2006, p. 43.